

Extraits d'un interview de Frédéric Kaplan par Livres Hebdo (juin 2006)

Livres Hebdo : Tout a commencé avec la disparition de votre grand-père...

Frédéric Kaplan : Mon grand-père possédait une bibliothèque importante. Pas en valeur marchande, beaucoup de ses livres étaient des livres de poche, mais c'était un grand lecteur. J'ai, moi aussi, cette passion des livres. A sa mort, j'ai donc récupéré une bonne partie de sa bibliothèque. Et j'ai constaté que nombre de ces livres étaient cornés, annotés, certains de leurs passages soulignés. En lisant à mon tour ces ouvrages, j'ai découvert des œuvres nouvelles en ayant, d'une certaine manière, le regard de mon grand-père derrière l'épaule. Je pouvais voir les passages sur lesquels il s'était arrêté, ceux qu'il avait sautés, les livres qu'il avait abandonnés au bout de trente pages, etc. Outre la découverte de ces ouvrages, j'avais donc l'histoire de leur lecteur et en l'occurrence, celle d'un lecteur particulier. Tout à coup, ces livres avaient donc d'autant plus de valeur à mes yeux qu'ils avaient été cornés, déformés, annotés...

A partir de là, vous avez voulu en savoir davantage sur les pratiques d'autres lecteurs...

Oui. Et j'ai naturellement pensé qu'un bon endroit pour étudier le phénomène, c'était d'aller en bibliothèque, puisque après tout les bibliothèques sont un endroit privilégié de transit des œuvres écrites. Je me suis donc rendu à la bibliothèque la plus proche du laboratoire, la bibliothèque Mouffetard, et prétextant que je me livrais à une étude sur le sujet, ce qui n'était pas complètement faux, je leur ai demandé de me montrer, parmi les ouvrages qu'ils récupéraient cornés ou annotés, les exemplaires les plus impressionnants. J'ai ainsi eu la chance de pouvoir examiner des objets qui sont presque des pièces de musée. Les bibliothécaires, on s'en doute, les considèrent comme des exemples à ne pas suivre de dégradation des œuvres, mais en même temps ce sont à chaque fois des caractères uniques. Un livre, en particulier, m'a impressionné, que j'ai photographié : un exemplaire du Théâtre de Pirandello, chez Gallimard, qui de toute évidence avait été lu et commenté par plusieurs strates de lecteurs — les écritures étaient différentes. Y avait-il eu phénomène d'entraînement ? Ou chaque nouveau lecteur, pour s'y retrouver dans ses propres annotations, avait-il dû surenchérir ? Toujours est-il qu'on y trouvait des commentaires au stylo rouge, au stylo bleu, au crayon de papier... des passages soulignés, surlignés, stabilobossés, des pages cornées, des notes dans les marges, des passages encadrés, etc.

(...)

Ce qui est intéressant, avec l'arrivée de systèmes pour le livre électronique au sens large, sans rentrer dans les détails technologiques et sans présumer de la forme qu'il prendra exactement pour le consommateur, c'est cette distinction qui va s'opérer entre le contenu — le contenu purement textuel — et un appareil qui lui, va suivre le lecteur. Chacun aura sa propre histoire : l'appareil, qui sera lié à un lecteur particulier, qui pourra savoir les habitudes de ce lecteur particulier ; et puis les textes qui eux, seront immatériels, transiteront, s'échangeront, se cloneront éventuellement, bref auront leur trajectoire personnelle, dont ils pourront également garder la trace sous la forme de données supplémentaires. L'articulation qui pourra se faire entre ces deux types d'histoires me semble une des clés fondamentales pour comprendre les possibilités que, finalement, ce genre d'outils va ouvrir demain et qui nous sont pour l'instant encore largement inconnues. Pour l'instant, l'essentiel des réflexions sur le livre électronique se cantonne à des métaphores un peu vaines...

(...)

Aujourd'hui, la valeur économique d'un livre est essentiellement liée aux processus qui précèdent sa production « industrielle » ou qui servent à la mettre en œuvre. Sauf, bien sûr, dans le cas des trajectoires exceptionnelles, qui nourrissent la bibliophilie : un roman de Balzac, par

exemple, dans sa première édition et avec une dédicace de l'auteur. Mais demain, on peut penser que, parce qu'ils porteront tous des histoires de lecture, les livres électroniques verront leur valeur déterminée par ces histoires, fussent-elles anonymes. (...) On peut savoir qu'un roman se vend à tant d'exemplaires. Mais combien de gens, exactement, vont le lire : le lire effectivement, puis éventuellement le relire, se le prêter entre amis, dans la famille... demain, nous saurons tout cela, si on le souhaite. Et puis bien-sûr on pourra aussi faire le choix de la lecture anonyme dont ni la machine, ni le contenu textuel ne gardera la trace. A chacun de choisir s'il veut partager cette information, ou non.

Reste la question de la sensualité du papier, à laquelle beaucoup de lecteurs ne pensent pas pouvoir renoncer.

C'est une vraie question, bien sûr. Le futur nous dira si nous arrivons avec l'encre et le papier électronique à une sensualité satisfaisante, mais je note que les progrès enregistrés, en seulement quelques années, sont déjà remarquables. Les usages du livre électronique restent aussi à définir. Je ne suis pas de ceux qui pensent qu'il y aura basculement du livre papier vers le livre électronique, mais au contraire que les consommateurs définiront des usages complémentaires. Mais, encore une fois, il ne m'appartient pas d'y répondre. Mon interrogation est plutôt de savoir comment ce genre d'outils va, tout d'un coup, transformer de manière profonde notre rapport au livre. Je ne vous cache pas que la prospective est d'autant plus difficile que nous nous colletons à des scénarios entièrement nouveaux. Mais une chose est sûre : dans un futur proche, les informations produites par les objets seront numériquement supérieures à celles produites par les hommes. L'information, aujourd'hui, sur Internet, est produite par les hommes. Demain, elle sera majoritairement produite par les objets. Ces informations, qu'allons-nous en faire ? Je n'ai pas, la non plus, les réponses. Mais je rappelle une chose : la plus grande partie de la masse énorme d'information actuellement contenue sur Internet ne m'est sans doute pas nécessaire. Jusqu'au moment où je souhaite une information précise, et je vais alors taper dans un moteur de recherche pour la trouver... L'information nous paraît souvent inutile, tant que nous n'en avons pas besoin.

Pour revenir à la bibliothèque de votre grand-père...

Vous parliez tout à l'heure de la sensualité du papier. Bien sûr, elle est ce qu'elle est. Mais, en l'occurrence, un des plaisirs pour moi de me plonger dans la bibliothèque de mon grand-père, c'était d'essayer de déduire comment il avait lu tel livre, pourquoi il s'était arrêté dans tel autre, etc. Avec le livre électronique, nous aurons toutes ces informations, et même bien davantage. Le livre papier est un agrégateur de temps : quand vous reprenez votre lecture après vous être arrêté un temps X, c'était comme s'il ne s'était rien passé entre. Le livre électronique pourra vous dire, lui, qu'il y a eu une pause. De cinq minutes, de trois jours ou de cinq ans ! On peut évidemment supposer que des gens refuseront violemment cette mémorisation tous azimuts. D'autres la voudront, au contraire. Personnellement, j'étais content d'avoir entre les mains les livres ayant appartenu à mon grand-père. Mais j'aurais été encore plus content de disposer de toutes ces informations-là, pour disposer à la fois du temps du livre et du temps de la lecture, et ainsi reconstituer le puzzle.

Propos recueillis par Daniel Garcia

Interview complète sur <http://www.fkaplan.com>